



# Gilles MARTINET

**Ancien Secrétaire National de l'U.G.S.**

*L'heure de l'unification est enfin venue.  
Cela a été long et même très long.*

*C'est que nous avons pris au sérieux ce que nous avons  
maintenant à faire ensemble.*

*Si nous avons décidé de constituer une organisation de  
type électoral ayant pour but de regrouper ceux qui ne veu-  
lent aller ni à la S.F.I.O. ni au parti communiste, notre tâche  
aurait été relativement facile.*

*Mais nous sommes des gens d'une autre ambition.*

*Ce que nous voulons créer, c'est l'instrument qui transfor-  
mera le mouvement ouvrier comme l'ensemble de la gauche  
française et qui permettra de bâtir cette société socialiste  
démocratique répondant aux conditions historiques de la  
seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.*

*Et c'est précisément parce qu'il existe à la fois la possibi-  
lité et la nécessité de ce renouvellement du socialisme que  
notre parti a des chances sérieuses de s'affirmer.*

*Les hommes des vieilles organisations ne manquent pas de  
nous rappeler l'échec depuis quarante ans, de toutes les ten-  
tatives en vue de créer un nouveau parti en marge des forma-  
tions traditionnelles de la gauche. Cet échec est indiscutable*

*mais, loin de le nier, nous entendons fonder nos espoirs sur une analyse lucide des raisons qui l'ont entraîné. Cette analyse nous conduit, en effet, à la conclusion que la plupart de ces raisons ont disparu et qu'il ne dépend plus que de nous de surmonter celles qui demeurent..*

*L'effondrement de la IV<sup>e</sup> république n'a pas seulement mis en lumière les erreurs politiques commises par la S.F.I.O. et par le parti communiste. Il a également révélé que ces organisations étaient complètement inadaptées aux nouvelles réalités françaises. Les hommes qui les dirigent raisonnent comme si nous vivions encore dans les années 1930. Leur vision du marché économique a un quart de siècle en retard sur celle des technocrates du capitalisme. L'ampleur de la crise du marché paysan leur échappe. Ils ne savent regarder l'évolution des rapports entre la France et ses anciennes colonies que sous l'angle du néo-colonialisme ou à travers les objectifs de la diplomatie soviétique. Ils n'opposent sur ce plan comme sur les autres aucune « alternative » véritable au gaullisme.*

*Jamais sans doute le besoin d'un programme neuf et de méthodes différentes ne s'était fait aussi impérieusement sentir. Affirmer que notre parti fournit dès le premier jour une réponse à toutes les questions posées serait évidemment contraire à la vérité. En revanche nous pouvons avancer que c'est seulement dans le cadre de ce parti que ces réponses ont des chances d'être trouvées.*

*Encore faut-il que nous ne nous contentions pas de discuter un programme et que nous attachions la plus grande importance aux formes que peut prendre notre action.*

*Il faut en premier lieu que nous insérions notre parti dans le monde des travailleurs.*

*Si nous avons des craintes quant aux conséquences de l'unification, c'était en raison de la composition sociale encore mal équilibrée de l'organisation qui va résulter de cette unification. Et si nous avons surmonté ces craintes, c'est parce que nous avons mesuré l'ampleur du courant de sympathie dont le parti unifié va disposer dans les syndicats, aussi bien dans la C.G.T. que dans la C.F.T.C., à Force Ouvrière que dans la Fédération de l'Education Nationale. Nous avons là une situation extrêmement favorable, dont il faut tirer le maximum d'avantages pour notre premier recrutement*

*Un parti socialiste est d'abord un parti ouvrier. Cela ne veut pas dire un parti qui fait de l'ouvriérisme. Cela veut dire un parti qui est capable d'apporter une aide aux travailleurs salariés, capable de donner une réponse pratique aux questions qu'ils se posent.*

*Cette action en direction de la classe des salariés est d'autant plus nécessaire que cette classe connaît elle aussi de grandes transformations et que les partis traditionnels s'y adaptent très mal. Il existe des secteurs entiers — ce sont ceux où le capitalisme applique ses méthodes les plus modernes — où le mouvement ouvrier a perdu pied, et où les syndicats ont les plus grandes difficultés à adapter leurs revendications aux réalités nouvelles. C'est dans ces secteurs qu'il nous faut porter le combat. Nous devons y être les agents de la reconquête socialiste.*

*Il nous faut d'autre part construire une organisation qui soit apte à faire face à la situation historique qui accompagnera l'effondrement du régime gaulliste. Plus nous allons et plus nous sommes persuadés que cette chute sera marquée par de grandes tensions et de grandes luttes, et qu'il risque alors de se produire une conjoncture comparable à celles que ce pays a connues en 1936 et en 1945. Réussirons-nous cette fois à annihiler les forces de l'adversaire et à jeter les bases du socialisme ? Ou devons-nous attendre à nouveau que les victoires populaires se fanent et que se reproduise l'éternel retour en arrière ? Si cela ne dépendait que des partis traditionnels, la réponse serait assez claire. Ces partis n'ont pas changé et ils ne changeront pas, à moins que nous les y obligions par notre action tenace et audacieuse.*

*Aussi avons-nous besoin non seulement de militants capables et habiles mais encore d'hommes décidés à aller jusqu'au bout de leur tâche, c'est-à-dire d'hommes d'une solide trempe morale.*

*Ces hommes ne se jugent pas aux discours qu'ils font. On a vu en maintes circonstances — sous l'occupation comme au moment de la crise de mai 1958 — des hommes réputés modérés se comporter avec beaucoup plus de fermeté que d'autres qui faisaient cependant jusque-là parade de leurs sentiments révolutionnaires.*

*Où nous avons besoin d'hommes résolus et purs qui n'aient point d'attaches avec les forces que nous avons pour mission de combattre et qui soient animés par le désir passionné de vaincre.*